



**JEAN-JACQUES
BUSINO**

**UN CAFÉ, UNE
CIGARETTE**

RIVAGES/NOIR

C'est très simple : dans les rues de Naples, les grandes filles vendent les plus petites, et c'est pareil pour les garçons. Les filles ont une espérance de vie de quinze ans et les garçons ne sont guère mieux lotis. Sur soixante garçons, cinquante n'ont pas tous leurs doigts. La raison ? Chaque fois qu'un des mômes vole dans un magasin protégé par la mafia, des exécuteurs des basses œuvres l'attrapent et lui coupent un doigt.

Un récit bref et puissant qu'on reçoit comme un coup de poing. Une fiction à valeur documentaire sur les enfants victimes. Un roman noir qui résonne comme un cri de révolte.

Du même auteur
aux Éditions Rivages

Dieu a tort
Le Bal des capons
La Dette du diable
Le théorème de l'autre
Cancer du Capricorne

Jean-Jacques Busino

Un café, une cigarette

*Collection fondée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Couverture : Trevillion Images
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1994
pour l'édition de poche
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4092-7

Prologue

La première fois qu'il mit les pieds sur le quai de la gare de Naples ses jambes tremblaient et sa vue était brouillée. Sans qu'il s'en aperçoive, Massimo le prit dans ses bras et le serra très fort. Il ne le lâcha qu'après un long moment.

– Bienvenue cousin, bienvenue. Comme mon nez le voit et au bruit que fait ton estomac, tu as fait un long voyage et tu n'as pas pris suffisamment d'argent pour manger dans le train. Viens, on va s'envoyer une pizza qui va faire remonter tes gènes ritals à la surface et effacer toute ta culture de boche.

Sortis de la gare, une superbe Alpha Spider les attendait.

– T'as le permis ? dit-il.

Massimo se retourna et regarda longuement le visage de son ami. Il n'avait, depuis longtemps, plus assez de sommeil et des rides précoces lui

étaient apparues sous les yeux. Massimo connaissait tout de l'histoire de son ami et il savait pertinemment que le moment était mal choisi pour parler. Massimo prit une poignée des longs cheveux de son ami et les caressa.

– Tu attends de pouvoir te torcher avec, ou tu essaies de ressembler à Jésus ? Parce qu'au cas où tu ne le saurais pas, Jésus il avait trente ans quand il a commencé à se mettre dedans et toi tu n'en as que seize.

– T'as le permis de conduire ?

Massimo fit un signe de lassitude avec la main et dit :

– Ne te préoccupe pas de cela, couillon, on n'est plus chez toi. Ici, c'est Naples et tout y est différent. Monte, on n'est pas en avance. Il faut que tu manges et que tu reprennes forme humaine.

Ils s'arrêtèrent sur le trottoir de la plus vieille pizzeria de Naples. Il n'avait pas cessé de regarder Massimo pendant tout le trajet. Massimo portait bien ses seize ans. Son visage mince, entouré par des cheveux de charbon, était éclairé par des yeux qui respiraient l'intelligence et qui dévoiraient le monde.

– Pas sûr qu'il ait les yeux plus gros que le ventre, pensa-t-il.

Massimo entra dans la pizzeria et hurla au pizzaiolo de faire deux gigantesques pizzas pour

nourrir le crève-la-faim qui le suivait. Il passa derrière le bar et se servit deux bières, caressa les fesses de la serveuse et prit une pleine poignée de cacahuètes. Il s'assit et cria qu'il était pressé, que l'estomac de son ami hurlait famine et que seul un salaud de pizzaiolo napolitain pouvait faire la sourde oreille à ces cris de douleur.

Ils avalèrent les deux pizzas et les bières en silence. Massimo se leva et quitta la pièce. Il revint dans la pizzeria et hurla à son ami que s'il voulait prendre pension dans cette taule, il fallait le dire. Dehors, il demanda à Massimo si payer ne faisait pas partie des choses courantes à Naples. Massimo ne répondit pas.

Ils laissèrent la Spider sur le trottoir sous un panneau de stationnement interdit, entrèrent dans une ruelle trop petite pour les voitures et pénétrèrent dans une allée pour descendre dans une cave.

Un vieil homme se leva de derrière un bureau et sourit en voyant Massimo.

– Maître, quel plaisir de vous voir, dit le vieil homme.

– Pour qui, dit Massimo, pour toi, ou pour ton tiroir-caisse ?

Le vieil homme ne cessa pas de sourire et regarda le jeune homme qui suivait. Il penchait la tête, une lueur heureuse dans les yeux.

La cave était remplie d'habits de toutes sortes, suspendus par des cintres aux tuyaux d'eau de l'immeuble. Les complets-vestons allaient du plus sombre au plus clair, par ordre de taille. Au milieu de la pièce, en plus du bureau, des tours de chemises et de cravates s'élevaient jusqu'au plafond.

– Redonne-moi forme humaine à ce sac à poux, mais discute les prix avec moi car lui il est sourd-muet et il ne parle pas notre langue.

Le vieil homme le prit par la main et commença à le déshabiller.

– Tiens tes couilles pour qu'il ne te les pique pas, murmura Massimo à l'intention de son ami.

Le vieil homme fit comme s'il n'avait rien entendu et lui enleva sa veste. Il regarda Massimo et lui fit signe de la main qu'il fallait couper les cheveux de son ami. Massimo haussa les épaules.

Le vieil homme appela sa femme, laquelle sortit de derrière un rideau munie d'une paire ciseaux et, sans dire un mot, l'assit. Elle commença à lui couper les cheveux alors que son mari prenait les mesures.

– Sors tes meilleurs costumes et tes prix les plus bas.

Le tailleur lui montra un costard trois-pièces noir et le mit à plat sur une table. Massimo hurla à la mort et cria au meurtre. La femme du tailleur

ne sursauta même pas. Le vieil homme le pria de ne pas s'inquiéter.

Une jeune fille lui apporta un café en se dandinant. Elle lui demanda ce qu'il faisait samedi soir. Le tailleur chassa sa fille brutalement et s'excusa auprès de Massimo.

– Pas de problème, dit-il, j'ai l'habitude. Puis plus bas : Dans cette famille, on me suce jusqu'à la moelle par toutes les extrémités.

Une heure plus tard, Massimo regardait le travail du couple.

– Oui, c'est pas mal, il commence à ressembler à quelque chose d'humain. La facture, elle, n'a rien d'humain. Alors, pour que je ne finisse pas au nombre des victimes de l'économie moderne, allez-y mollo et faites-moi une addition en version sonate, pianissimo.

Le vieil homme se courba et rappela qu'il avait une fille gourmande à nourrir. Massimo cria que le tailleur tapait en dessous de la ceinture et qu'il était déloyal de mélanger les sous et la fesse. En fin de compte, il détestait les méthodes américaines diffusées par la télé.

Ils parlèrent une heure encore, passèrent en revue l'histoire de l'Italie, Dallas, le système fiscal italien et le trafic napolitain. Le prix ne diminua pas du tout, mais la quantité de vêtements quadrupla. Quand ils sortirent de la boutique, il

était habillé de neuf, coiffé de près. Ils mirent les cinq complets dans la Spider et sautèrent à l'intérieur. Le siège arrière de la voiture était rempli de chemises, de pantalons, de cravates et de tous les accessoires nécessaires. Une véritable garde-robe. Des vêtements magnifiques pour un prix dérisoire. En regardant les griffes, il était facile de savoir qu'Yves Saint Laurent et Lacoste avaient perdu un peu de marchandise.

– Bonne affaire, dit-il.

– Tu parles, couillon, ce vieux sac m'a entubé. Si nous avions eu plus de temps, il ne m'aurait pas baisé sur les prix. Maintenant, je vais passer pour le pigeon de Naples, et il va falloir que je recommence à me battre pour avoir des prix corrects de manière à ne pas finir à la soupe populaire.

– Chez moi, avec cette somme-là, je me serais acheté juste le pantalon.

Massimo s'arrêta net au milieu de la route et regarda son ami longuement.

– Chez toi, c'est loin, ils sont nuls, bêtes et vivent comme des esclaves. Personne, ici, ne travaille pour s'acheter des habits. Tout est trop cher et il faut se battre tout le temps pour survivre. Mais pour survivre ici, il faut prendre conscience que le matin, tu te lèves sur un ring de boxe et qu'il ne faut pas mettre un genou à terre, car

ici, on achève aussi les humains. Et il n'y a pas d'arrêt de l'arbitre.

Brutalement, Massimo ouvrit la porte de sa voiture, sortit et se dirigea vers le conducteur de derrière qui n'arrêtait pas de klaxonner.

– Sale con, hurla Massimo en donnant un coup de pied dans la voiture, essaie maintenant tes phares, juste pour voir si ça marche. Tu essaies d'effrayer les pigeons alors que moi j'essaie de donner le goût de la vie à un pauvre type qui se prend pour un gallinacé. Résultat, tu l'énerves.

– Je suis en retard à mon travail, dit le conducteur de la voiture en s'accrochant à la portière que Massimo essayait d'ouvrir.

– Et alors, dit Massimo, tu crois que ton travail merdique est plus important que la santé d'un être humain ? Dans cette ville, on perd le sens des valeurs, de l'essentiel, on fait dans l'individualisme. Après cela, on ne respectera plus la famille, les enfants et tout foutra le camp.

Massimo prit le conducteur par l'oreille et lui dit :

– Tu aimes tes enfants, n'est-ce pas ?

– Je n'en ai pas, pleurnicha le conducteur.

– Normal, dit Massimo en prenant un ton paternaliste, il faut être plus responsable, plus conscient des êtres et du cosmos. Pensez-y, fonctionnaire. Pensez-y.

Le conducteur s'excusa, promit qu'il ne klaxonnerait plus, et Massimo revint dans la voiture.

– Ils m'énervent avec leurs klaxons. Le type qui a inventé le klaxon devrait être enfermé dans une pièce qui résonne avec tous les klaxons de cette ville à plein volume. Trois jours après, il se prendrait pour un canard dans une mare à connards.

Massimo démarra. Derrière lui, une file de voitures attendait. Un concert de klaxons salua son départ.

Massimo secoua la tête.

– Ils klaxonnent quand je m'arrête et quand je roule !

– J'aimerais dormir, dit son ami. Le voyage était long et fatigant.

– Dormir, dit Massimo l'air triste, il veut dormir alors que nous devons conquérir le monde. Tu dormiras après que je t'ai présenté les autres. Du beau monde. Du linge qui sent bon. Un plaisir pour l'œil.

Arrivé dans l'ancien quartier espagnol, Massimo parqua la voiture sur le trottoir et se mit à siffler.

Un jeune homme se pencha d'une fenêtre et lança un trousseau de clefs qui atterrit sur le capot de la voiture.

– Bravo, ah mais bravo ! Ces types ne respectent rien. Une des plus belles choses que le génie italien ait produites et il balance des clefs dessus. Nom de dieu, Tino tu as des actions chez mon carrossier ou quoi ?

Ils arrivèrent dans un appartement perché sous le toit du vieil immeuble. La construction devait dater du début du siècle, et les cinq étages qu'il fallait gravir sans ascenseur le laissèrent sans souffle. Il monta le dernier étage en regardant le marbre qui manquait à une marche sur deux.

Massimo se dirigea vers le salon dans lequel se trouvaient trois jeunes gens. Les trois se levèrent à son entrée.

– Je vous présente André, dit Massimo en tirant son ami par le bras. Il va vivre un moment avec nous, histoire de se refaire une santé. Vous évitez de lui poser des questions et on n'aura pas de problèmes. Laissez-moi vous présenter un ami, mon ami.

Massimo poussa André vers le centre de la pièce et le fit tourner sur lui-même.

– Il a le même âge que nous, mais il a déjà dépensé une bonne partie de sa vie, notamment en la donnant. Je ne vous en dis pas plus. Sachez juste que lui, il a le savoir. Il voit plus loin que nous, un point c'est tout.

Massimo regarda son ami droit dans les yeux, comme pour vérifier qu'il ne se trompait pas. Il lâcha André et se tourna vers les autres.

– Le petit, là, c'est Angelino. Il compte. Il passe sa vie à ça. Pour lui, la vie c'est les chiffres. Tu fais comme moi, quand il parle, tu approuves et tu fais semblant de comprendre. Si tu veux comprendre ce qu'il dit, tu t'achètes une machine à calculer. C'est un génie des chiffres et comme tous les génies, il est chiant. De plus, il n'y a que moi qui peux l'appeler Tino. Moi et sa maman. De la part de quelqu'un d'autre, il ne le supporte pas.

La tante, là, c'est Silvio. Il ne parle pas, il sourit tout le temps, ce qui lui donne un air débile. Il y a peu de choses à dire, sauf que tu peux te baisser sans qu'il te prenne pour une chèvre. D'ailleurs, le troupeau de souris bêlantes qu'il fait venir tous les soirs et le bruit qu'ils font plaident en faveur de son hétérosexualité. Il est snob, mais c'est le seul cultivé du groupe. C'est utile, la culture.

Pour finir, le gros. Je dis le gros car lui-même ne sait plus comment il s'appelle. Et il ne veut pas qu'on l'appelle autrement. Appelle-le le gros. De toute façon, il ne faut pas aller contre les philosophes. Il est gros, fort et pas très malin. Mais tu peux lui faire confiance vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

André s'assit et regarda les trois qu'il ne connaissait pas. Aucun n'avait de point commun avec l'autre. André tendit le bras et serra les mains. Personne ne dit mot. Personne ne fit un geste. André évitait de croiser les yeux.

Massimo regarda son bras qui ne portait aucune montre, fit mine de lire l'heure et proposa de revenir cinq heures plus tard, le temps de laisser André prendre contact avec son nouvel appartement. André tenta de protester. Les quatre sortirent, mais Massimo revint seul, la main au-dessus de la tête, à la Colombo.

– Une dernière chose. Je ne leur ai pas parlé de ta fille, ni du reste. Ici, tu recommences à zéro. Je te laisse le temps de te remettre debout et de trouver qui tu veux être.

Il ressortit sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche. Resté seul, André fit le tour de l'appartement.

L'entrée avait la taille de ce qui pour lui était un appartement. Elle donnait sur un salon superbement meublé avec de faux meubles anciens. Un couloir immense desservait une chambre à coucher et débouchait sur une salle à manger. Un autre couloir menait à une grande cuisine. La fenêtre s'ouvrait sur la cour intérieure de l'immeuble.

Au centre de cette cour, un vieux puits bouché témoignait d'un ancien mode de vie. Des enfants, assis sur le puits, fumaient des cigarettes en rigolant.

André referma la fenêtre, se déshabilla et trouva rapidement le sommeil.